



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

41 | 2007

Un savant en son temps : Gaspard Monge (1746-1818)

Gaspard Monge, un savant acteur de son temps

Bruno Belhoste



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/165>

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2007

Pagination : 158-168

ISBN : ISSN N° 2114-2130

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Bruno Belhoste, « Gaspard Monge, un savant acteur de son temps », *Bulletin de la Sabix* [En ligne],
41 | 2007, mis en ligne le 07 août 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : [http://
journals.openedition.org/sabix/165](http://journals.openedition.org/sabix/165)

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© SABIX

Gaspard Monge, un savant acteur de son temps

Bruno Belhoste

- 1 On a évoqué au cours de cette journée bien des aspects de l'œuvre et de la personnalité de Monge. Je n'ai l'intention dans cette intervention finale ni de reprendre ce qui a été déjà si lumineusement examiné et analysé, ni de proposer une *n*-ième biographie du savant. Ce que je vous propose, plutôt, c'est de tenter de comprendre, à partir du cas singulier de Monge, quelles sont les modalités d'action d'un homme de science de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle ; de manière plus précise, je voudrais, dans cette tentative, comparer et associer les deux systèmes de sociabilité dans lesquelles il paraît possible d'inscrire l'activité savante à cette époque, celui du réseau et celui de l'appareil.
- 2 Le réseau forme un système de relations d'entraide et de solidarité personnelles. Il repose sur des liens informels d'égalité ou de dépendance, profitables à tous ces membres. Le type principal de réseau, pour ce qui nous intéresse, est incontestablement le patronage, dans lequel une tête, un patron, ayant suffisamment d'autorité dans sa sphère pour contrôler des positions, oriente les travaux de ses protégés et déterminent leurs carrières. Mais, il existe également, comme on verra, des systèmes de pairs, non hiérarchisés, où l'échange de services se fait entre égaux. Evidemment, le réseau, et principalement le patronage, est une forme essentielle de la sociabilité ancienne, y compris dans les milieux intellectuels. Il s'appuie sur les systèmes traditionnels de domination féodale et d'alliances matrimoniales : le lien d'homme à homme, l'échange direct de services, fonde le lien social, dans des organisations où la confiance et l'autorité doivent pouvoir s'incarner dans des personnes physiques. Au temps de Monge, cette sociabilité continue encore de régner dans la vie savante.
- 3 L'appareil, en revanche, est un système de sociabilité impersonnel et formalisé. Il repose sur l'existence d'une organisation dans laquelle les positions sont déterminées par des exigences fonctionnelles : c'est pourquoi, d'ailleurs, on dit souvent que ces positions sont des fonctions. Tant l'accès à ces fonctions que le pouvoir que celles-ci donnent à leurs titulaires sont strictement réglementées. Si la hiérarchisation est aussi forte que dans le système du patronage, l'autorité ne découle pas d'un rôle personnel mais seulement de

celle que l'organisation délègue à chaque position dans sa hiérarchie. C'est donc une autorité foncièrement anonyme.

- 4 Bien sûr, le développement d'une sociabilité d'appareil est lié principalement à celui des structures étatiques de type bureaucratique. À la fin du XVIII^e siècle, certaines administrations commencent, en France au moins, à acquérir une grande importance et aussi une autonomie non négligeable par rapport au pouvoir légitime, incarné par la figure du Roi. La période suivante, de la Révolution et de l'Empire, voit la tendance se renforcer encore. Dans cette évolution, relevons dès maintenant le rôle décisif joué par les administrations militaires.
- 5 La carrière de Gaspard Monge nous offre, je crois, un exemple particulièrement éclairant, pour comprendre comment, à partir de la fin du XVIII^e siècle, les deux systèmes de sociabilité que sont le réseau et l'appareil s'articulent de manière originale, dans le fonctionnement de la vie savante. Certes, le cas de Monge est exceptionnel. Mais ce caractère d'exception souligne des traits généraux de la période, plutôt qu'il ne les contredit. C'est du moins ce que je vais tâcher de montrer.
- 6 Par ses origines, Gaspard Monge appartient à la bourgeoisie française de province. Son père, Jacques, est un marchand mercier, originaire du Faucigny, en Savoie, qui s'est installé en Bourgogne, dans la petite ville de Beaune. Parti de peu, il a réalisé une belle ascension, s'alliant par mariage au milieu du petit négoce beaunois. Cette réussite est familiale, puisque le frère cadet de Jacques suit les traces de son frère, en devenant marchand quincaillier, à Beaune également. Elle s'appuie sur un capital culturel et social accumulé sans doute depuis plusieurs générations, comme l'atteste le fait que la famille Monge ne cesse de donner des prêtres à l'Eglise. Pour Gaspard Monge, comme pour tous les siens, la famille élargie est une ressource et un souci essentiels. Aussi singulière soit-elle, la carrière du savant s'inscrit pleinement dans une stratégie familiale, en lui donnant une toute autre envergure.
- 7 Premier fait frappant : il existe une fratrie Monge de professeurs de mathématiques. Suivant les traces de Gaspard, ses deux cadets, Louis et Jean, suivent des études de collège complètes et s'engagent dans une carrière dans l'enseignement. Louis, clerc tonsuré, est professeur de philosophie au petit séminaire d'Autun ; Jean, entré dans l'Oratoire, est professeur de mathématiques au collège de Beaune. Notons que le cousin germain de Gaspard, Jean-Marie Monge, devient prêtre sulpicien. Il sera, en 1792, une victime des massacres de Septembre. Il semble bien que Gaspard était lui-même destiné à entrer à l'Oratoire, et sans doute promis à la prêtrise. L'abandon très rapide de cette carrière, dès 1764, reste l'un des petits mystères de sa biographie. Entre les trois frères Monge, en tout cas, la solidarité est forte : Gaspard protège et soutient activement ses frères, surtout Louis, qu'il fait nommer comme professeur à l'École militaire et aussi à Mézières, après son départ. Un peu plus tard, il le place comme examinateur dans la Marine et le recommande pour participer à l'expédition Lapérouse, dont il réchappera miraculeusement. De même, Jean obtient grâce à son frère une place de professeur d'hydrographie et de mathématiques à Anvers en 1799. Malgré un éloignement précoce, Monge garde des liens forts avec sa famille, sa ville natale, et, plus généralement avec la Bourgogne, liens qu'il renforcera en mariant en 1795 sa fille aînée Emilie à Nicolas-Joseph Marey, notable de Nuits Saint-Georges et représentant de la Côte d'Or à la Convention.
- 8 Pourtant, le mariage de Gaspard Monge en 1777 avec Catherine Huart, d'une famille ardennaise, l'a introduit dans un nouveau réseau de sociabilité familiale. Les Huart appartiennent à la bourgeoisie de Rocroy. Sa nouvelle épouse est veuve d'un maître de

forge et elle possède elle-même une forge. Monge s'occupe de son exploitation, ce qui l'amène à s'intéresser à la technologie et la chimie, et tout particulièrement aux problèmes de la sidérurgie. Il soutient son beau-frère Alexandre Huart, qui deviendra pendant la Révolution, par ses recommandations, directeur de la verrerie de Champroux dans l'Allier. Cet Alexandre Huart aura une fille, Constance, qui épousera un ancien élève de la première promotion de l'École polytechnique, Barnabé Brisson, fils d'un inspecteur des manufactures. Barnabé, devenu ingénieur des ponts et chaussées, écrira des mémoires d'analyse intéressants et rééditera la *Géométrie descriptive* de Monge en la complétant de leçons inédites du savant en 1821. Quant à sa sœur, elle épousera un de ses camarades de promotion, Jean-Baptiste Biot, devenu un protégé de Laplace et qui fera une belle carrière de savant. Mais ce n'est pas tout : la femme de Monge a également une sœur, Anne-Françoise Huart, qui épouse en 1791 un employé de la Marine, Alexandre Baur, certainement par l'entremise du savant. Or la sœur d'Alexandre Baur, Marie-Marguerite, devient bientôt la femme du chimiste Claude-Berthollet, qui est aussi un ami intime de Monge. La boucle est ainsi bouclée.

- 9 On voit donc se dessiner un premier réseau, dont le savant prend la tête : celui des parents et des proches, qui lie entre eux des notables, des savants et des industriels. Ce réseau rencontre d'autres réseaux de sociabilité, l'ensemble tissant une vaste toile dans laquelle Monge occupe une place de choix. À cet égard, il faut d'abord prendre en compte le réseau des compatriotes bourguignons, qui constitue en quelque sorte une extension du réseau familial. Monge est un enfant de la ville de Beaune, on l'a dit. Comme il l'écrira en 1813, il s'y est toujours regardé « comme de la famille ». Au cours de sa carrière parisienne, pendant la Révolution, il nouera avec les bourguignons des relations particulières : avec Guyton-Morveau, le chimiste de Dijon, et tous ses protégés de la province ; une mention spéciale doit être faite ici, bien sûr, pour deux de ses élèves de Mézières venus de sa province natale, Carnot et Prieur.
- 10 Ces deux noms m'amènent à évoquer le réseau professionnel auquel Monge s'est intégré pendant son séjour ardennais, je veux dire celui du Génie. Déjà, son arrivée à Mézières est le résultat fortuit d'une protection : celle du commandant en second de l'École du génie, le bourguignon Du Vignau, qui, l'ayant remarqué à Beaune, l'emmène à Mézières pour le placer comme dessinateur et gâcheur. À Mézières, Monge trouve bientôt de nouveaux protecteurs : le professeur de mathématiques Bossut, mais aussi les officiers de l'École. Entre le personnel militaire d'encadrement, de sang bleu, et le personnel civil de l'École, de naissance roturière, la distance sociale est grande : sentiment de supériorité, teinté d'arrogance d'un côté, humilité plus ou moins feinte, source de ressentiments, de l'autre. De cette expérience de classe, Monge gardera, semble-t-il, une haine mal refoulée à l'égard des aristocrates, une haine commune à tant de bourgeois de sa génération et qui trouvera à s'exprimer sans retenue après 1789.
- 11 Comme répétiteur et bientôt comme professeur, Monge est en relation directe et permanente avec les élèves du Génie. Il sait se faire aimer par son enthousiasme communicatif, par sa générosité intellectuelle et bien sûr, par son génie. Il garde ainsi le contact, parfois épistolaire, avec de nombreux anciens : outre Carnot et Prieur, déjà cité, relevons les noms de du Marsais, avec qui il a une correspondance mathématique, de Tinseau et de Meusnier, qui commencent, avec son soutien, une œuvre scientifique, de Rouget de Lisle, l'auteur de la Marseillaise, de Faipoult, ministre des finances sous la Convention, et de Gay-Vernon, qu'il recrutera comme enseignant à l'École polytechnique. Mais ses élèves les plus fidèles, ceux qui lui sont aussi les plus chers, je pense, ce sont les

enfants de la gâcherie, la petite école annexe ouverte pour le recrutement des gardes du génie. C'est là, en particulier, qu'il repère Clouet et Hachette qui l'assisteront, le premier à Mézières, le second à l'École polytechnique. Notons que tous deux seront, en 1793, des « enrégés » du département des Ardennes, y dénonçant violemment les menées des aristocrates et jouant un rôle décisif dans la fermeture de l'École de Mézières. Monge a certainement approuvé l'attitude de ses deux protégés, pendant ces heures tragiques.

- 12 Pourtant, 20 ans plus tôt, il est vrai dans des temps plus paisibles, le fossé a paru se combler entre lui, l'intellectuel roturier, et ses patrons aristocrates. Les relations deviennent même cordiales, à mesure que Monge monte dans la hiérarchie du mérite, grâce à ses travaux mathématiques. Quand le marquis de Castries passe à Mézières, en 1774, il obtient de prendre le jeune professeur dans son équipage, pour un petit voyage dans la principauté de Liège. Quelques temps plus tard, c'est presque en ami que Monge accompagne le commandant de l'École, Ramsault, parti aux eaux de Barèges dans les Pyrénées. En 1777, il est initié à la loge « l'Union parfaite » du corps du Génie à Mézières. Il y retrouve les officiers, sur un pied de complète égalité. Jouant un rôle actif, il semble y avoir introduit son disciple, le jeune Hachette, qui évoquera sous la Révolution dans une lettre à son protecteur « le souvenir agréable d'avoir commencé avec toi l'architecture céleste ». Monge est-il resté franc-maçon après son installation définitive à Paris en 1784 ? On l'ignore, mais j'en doute fort, car on ne retrouve son nom sur aucune liste franc-maçonne, hors la loge de Mézières.
- 13 En fait, Monge n'a pas besoin de la franc-maçonnerie pour être au cœur du Paris des Lumières : son réseau est celui des savants de l'Académie des sciences. Patronné au départ par l'abbé Bossut, il est élu membre correspondant en 1772, puis adjoint géomètre en 1780, ce qui l'oblige à séjourner à Paris six mois de l'année, enfin associé de la classe de physique générale en 1785. Dans le monde académique, Monge appartient d'abord, comme son patron Bossut et son contemporain Laplace, au clan d'Alembert. Il correspond, lorsqu'il est à Mézières, avec Condorcet et surtout avec Vandermonde, dont il est, et restera, très proche. En revanche, après son arrivée à Paris, il s'émancipe rapidement de la tutelle de Bossut, n'hésitant pas à le doubler pour la succession de Bezout dans le poste d'examineur de la Marine, et il se rapproche de Lavoisier, qui l'accueille dans son salon de l'Arsenal. De plus en plus intéressé par la chimie, il se lie très étroitement avec Berthollet, le plus intime de ses collègues de l'Académie, et bientôt l'époux de la sœur de son beau-frère. C'est chez Berthollet qu'il se réfugiera après les journées de Prairial, en 1795, et c'est avec lui qu'il partira en Italie et en Egypte. À la veille de la Révolution, Monge est donc pleinement intégré dans le système académique : ami de Vandermonde et Berthollet, en bon rapport avec Condorcet, Lavoisier, Borda, et avec Lagrange, qui vient d'arriver à Paris.

Académie des sciences



DR

- 14 Arrivé à ce stade de mon exposé, il est temps pour moi de considérer l'autre système de sociabilité qui nous intéresse, la sociabilité d'appareil, qui joue un rôle primordial dans la carrière de Monge. À vrai dire, nous l'avons déjà rencontré en passant. Je laisse la question de l'Oratoire, une structure d'enseignement où Monge n'a fait que passer et je vais directement au Génie, dont il devient l'employé civil en arrivant à Mézières en 1764. À cette date, le Génie est déjà une véritable administration. Toute l'activité de Monge à l'École du génie est soumise au règlement. C'est ainsi qu'il est tenu de résider à Mézières. Un bref séjour à Paris en 1771, le premier, est interrompu brutalement par ordre du bureau de la Guerre, qui le renvoie dans les Ardennes, avant même qu'il ait eu le temps de rencontrer Condorcet avec qui il correspond. Plus tard, quand il commencera à alterner entre Paris et Mézières, les tracasseries administratives ne cesseront pas. Pressé par le commandant de l'École qui se scandalise de ses absences, il doit finalement démissionner en 1784 de son poste de professeur, non sans amertume. Quant aux conditions de son enseignement, elles sont soigneusement encadrées. Il s'agit, en principe, de répéter les instructions rédigées une fois pour toutes par les officiers de l'École et les professeurs, et que les élèves doivent recopier. Monge n'est pas autorisé à publier les principes de la stéréotomie qu'il a systématisées et qui formeront plus tard les principes de la géométrie descriptive.
- 15 Ne nous leurrions pas, cependant : Monge sait jouer des appuis dont il dispose pour réaliser ses projets. Il a pu, dans sa jeunesse, en profitant de la riche bibliothèque de Mézières, mener des travaux mathématiques originaux, dont son protecteur Bossut s'est fait l'intercesseur à Paris. Vers la fin des années 1770, alors que son intérêt pour les mathématiques a faibli, qu'il se tourne vers les sciences physiques et la technologie, et

que, déjà, sa vie bascule vers Paris, il obtient de l'administration du génie la construction d'un remarquable laboratoire de chimie où, aidé de Clouet, il mènera pendant l'été, jusqu'à sa démission, de belles expériences, comme celle de la synthèse de l'eau.

- 16 À Mézières, Monge est loin du centre des décisions. L'autorité bureaucratique s'exprime à travers ses représentants locaux, les officiers de l'École qui sont aussi ses protecteurs. C'est quand il monte à Paris, en 1780, qu'il prend directement connaissance des rouages de l'administration royale. L'Académie des sciences, elle-même, est à la fois une société savante, étendant son réseau de sociabilité sur tout le territoire de la petite République des sciences et une institution d'État, fonctionnant suivant des règles administratives formelles. La vérité est qu'il s'agit beaucoup plus d'un espace de rencontre et d'arbitrage que d'un centre de décision administrative. En fait, c'est après sa nomination comme examinateur de la Marine que Monge entre véritablement dans l'appareil administratif. Cette nomination n'est pas surprenante, pour un membre de l'Académie. Pourtant, elle n'aurait pas été possible sans l'intervention d'un protecteur : c'est le marquis de Castries, qu'il a connu à Mézières et qui est devenu ministre de la Marine, qui le fait nommer. Là encore, on constate la force du patronage. Bien plus que Castries lui-même, d'ailleurs, le bienfaiteur, en cette affaire, est son secrétaire, devenu aussi pour Monge, depuis son passage à Mézières, un ami très cher : le fameux Pache, entré dans le réseau des relations amicales de Monge.
- 17 Voilà donc Monge examinateur de la Marine. Je ne vais pas répéter ce que nous a si bien dit Etienne Taillemite. Ce qui m'intéresse ici, c'est qu'en prenant cette fonction, Monge devient l'agent convaincu et zélé d'une bureaucratisation du système de recrutement et de formation des élèves de la Marine, selon un modèle qu'il a connu et pratiqué dans le Génie : aux recommandations, aux passe-droits, aux improvisations, il s'agit de substituer une organisation systématique et uniforme du recrutement, fondé sur le seul mérite, et de la formation, fondé sur un plan d'éducation clairement défini. C'est l'expérience ainsi acquise qui servira à Monge pendant la Révolution, lorsqu'il se verra confier des responsabilités importantes.
- 18 Je laisserai ici de côté l'action de Monge au Ministère de la Marine, après le 10 août 1792, dont on a déjà parlé. On a souvent dit qu'il n'avait rien fait de notable, que son œuvre était nulle et qu'au fond, il n'était pas fait pour occuper ce poste de responsabilité. Il me semble que l'échec, assez évident, était tout simplement inévitable, car les conditions n'étaient pas réunies pour l'action. Le plus intéressant dans cette affaire, selon moi, c'est le style imprimé par Monge à son œuvre ministérielle : celle de l'honnête examinateur qu'il est, du bon bureaucrate, soucieux de mettre en ordre, d'organiser, de rationaliser, avec compétence et intelligence. Programme excellent en temps de paix, inapplicable dans le désordre qui règne avant la reprise en main de 1794.
- 19 L'homme d'appareil, on le voit à l'œuvre pour le meilleur quelques mois plus tard, lorsqu'il s'agit d'organiser la fabrication des armes et la formation des cadres techniques qu'exige la République en guerre. À cette époque, qui commence vers la fin de l'été 1793 et qui dure un an, le jacobin Monge est à demeure aux Tuileries, dans les bureaux du Comité de salut public, à la section des armes, où il conçoit et rédige instructions et arrêtés, désigne les responsables et dirige les opérations, sous l'autorité nominale de ses deux anciens élèves de Mézières, Carnot et surtout Prieur, devenus les « gens d'examen » du Comité de salut public. Monge est alors, avec ses amis Vandermonde, Guyton-Morveau et Berthollet, l'un des principaux protagonistes de la recherche scientifique organisée, telle que l'a décrite avec bonheur Patrice Bret, contrôlant à distance les établissements

secrets de Meudon, l'administration des poudres et salpêtres et la manufacture d'armes de Paris. Il arrive qu'il soit sur le terrain, mais son travail est pour l'essentiel un travail bureaucratique.

- 20 Un peu plus tard, à partir de mai 1794, le voilà qui se penche, à la demande de Prieur, sur la question du recrutement et de la formation des cadres techniques, principalement pour le génie. Monge, qui a une expérience considérable dans ce domaine et qui a déjà beaucoup réfléchi à la réforme de l'enseignement des arts et métiers, travaille d'arrache-pied à la section des travaux publics du grand comité. C'est ainsi qu'en quelques semaines, il pose sur le papier les bases d'une nouvelle école, l'École centrale des travaux publics, la future École polytechnique, décrivant dans les moindres détails l'organisation de son recrutement et de son enseignement. Cette activité purement bureaucratique est par nature génératrice d'une sociabilité d'appareil : impersonnelle et médiatisée par des outils de papier : rapports, arrêtés, tableaux. Lorsque la raffinerie de salpêtre de Saint-Germain se met à brûler, une semaine avant le 9 thermidor, tout le quartier s'affole. L'appartement de Monge est à deux pas, rue des Petits-Augustins, mais le savant, enfermé nuit et jour aux Tuileries, n'en a cure. Il faudra que Madame Monge vienne sous les fenêtres des bureaux du Comité de salut public, appeler son mari, pour que celui-ci la rassure, et avec elle tout le quartier.
- 21 Si l'on compare l'École fondée par Monge avec l'École de Mézières et l'École des ponts et chaussées de Perronet, on ne peut qu'être frappé par le caractère de son organisation, où tout est prévu dans ses moindres détails, depuis les programmes d'enseignement et le matériel pédagogique jusqu'aux conditions de logement des élèves à Paris. Ces traits, visibles dès la fondation du nouvel établissement, ne feront que se renforcer au cours des décennies suivantes, surtout après sa militarisation en 1805. L'École polytechnique fournit ainsi un modèle remarquable de recrutement et de formation de l'élite scientifique et technique, dans lequel les traditions de recommandation, de patronage et d'initiation qui caractérisaient l'entrée dans la carrière savante semblent devoir laisser la place à un système uniforme et anonyme fondé sur la seule appréciation objective des mérites.
- 22 Rapidement, l'École fondée par Monge va devenir la matrice de la technocratie à la française, formée par la réunion des différents services techniques de l'État, militaires, tant militaire, comme le génie et l'artillerie, que civils, comme les ponts et chaussées et les mines. Mais l'École forme non seulement des techniciens, elle fournit également des hommes de sciences qui trouvent des positions au sein de ces différentes administrations et de leurs écoles. Dans ce cadre, les carrières savantes s'organisent, s'uniformisent, se professionnalisent. Que Monge encourage cette évolution, cela ne fait aucun doute. C'est ainsi qu'il contribue largement, avec le soutien de son ami Bonaparte, à la mise sur pied de la partie scientifique de l'Expédition d'Égypte, en faisant appel pour cela à des enseignants et des élèves de l'École polytechnique. L'Institut d'Égypte, présidé par Monge, avec son protégé Fourier comme secrétaire perpétuel, est organisé comme une commission administrative, même s'il s'agit d'un Institut en miniature.
- 23 Pourtant, le régime de sociabilité est loin d'avoir basculé de manière aussi brutale et décisive qu'une telle description pourrait le laisser croire. La vie savante reste dominée jusqu'au milieu du XIXe siècle par les réseaux d'influence et de patronage. Après la disparition de Buffon, Lavoisier et Condorcet, Monge lui-même devient, à partir de 1793, l'un des principaux patrons de la science en France et l'École polytechnique lui permet d'exercer son patronage, de repérer les talents et d'orienter leurs carrières. Avant la

Révolution, on l'a vu, Monge avait déjà soutenu et protégé quelques élèves de Mézières, qu'ils soient militaires, comme Meusnier, ou civils, comme Hachette, il avait fait de même à Paris, par exemple avec Lacroix, Prony, Hassenfratz, qui, tous, avaient suivi son enseignement à la chaire d'hydrodynamique du Louvre dans les années 1780. Encore en 1795, à l'École normale, ici-même au Jardin des plantes, il a repéré Fourier, déjà mentionné, qu'il fait recruter pour la nouvelle École centrale des travaux publics, et qui ira avec lui en Égypte avant de devenir préfet de l'Isère à son retour. Maintenant ce sont des jeunes polytechniciens, à qui il a enseigné l'analyse appliquée à la géométrie, qu'il pousse dans la carrière, comme Biot, Français, Malus, Francoeur, Lancret, et, plus tard, Dupin, Brianchon, Chasles, pour ne citer quelques-uns. Jérôme Laurentin nous en a parlé ce matin, et je n'insiste pas.

- 24 L'évocation de Monge comme patron m'amène naturellement, pour terminer cette communication, à évoquer un autre patron, incomparable à d'autres égards : je veux parler bien sûr de Bonaparte. Devenu son « ami », je mets les guillemets, pendant sa première mission en Italie, en 1796, Monge a patronné lui-même le général à son retour à Paris, le faisant élire en décembre 1797 à la section des arts mécaniques de la Première Classe de l'Institut, dans le fauteuil de Carnot, fructidorisé. De patron, Monge est passé très vite au rang de protégé, bien sûr. Son influence dans le monde savant, si elle s'explique par le rayonnement de son œuvre géométrique, est aussi étroitement corrélée, après 1800, à la carrière de son maître. Au zénith entre 1800 et 1807, elle décline à la fin de l'Empire, lorsqu'il n'est plus que comte de Péluse, avant de sombrer après Waterloo : chassé de l'Institut, éloigné de Polytechnique, Monge, malade et sénile, termine tristement sa vie en 1818.
- 25 Associer Monge à Bonaparte n'est pas qu'une facilité : on reconnaît chez l'un et l'autre, à des niveaux différents bien sûr, la même combinaison d'esprit, privilégiant pour eux-mêmes les engagements et les fidélités, tout en donnant l'avantage à des organisations bureaucratiques balisant les positions et les carrières. Il n'y a là bien sûr, aucun hasard. Ce sont des faits de structure qui se reflètent dans ces comportements. L'État bureaucratique, qu'ont servi l'artilleur Bonaparte et le professeur Monge, impose peu à peu ses modes d'évaluation et de direction, génère des habitus et des sensibilités. C'est lui qui façonne la sociabilité d'appareil, régnant dans la sphère administrative et qui tend à envahir la sphère politique et la sphère intellectuelle même. En fondant l'École polytechnique, Monge a contribué de façon décisive à son extension. Pourtant, cette nouvelle sociabilité est loin encore de l'avoir emporté au lendemain de la Révolution. Les systèmes traditionnels de solidarité et de patronage qui caractérisent la sociabilité de réseau continuent de dominer toute la vie sociale, y compris au sein de l'appareil d'État. Le monde savant n'y échappe pas. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, alors même que les sciences se professionnalisent, et que son *cursus honorum* se régularise, celui-ci reste dominé par quelques grands patrons omnipotents, tels Laplace, l'alter ego de Monge sous l'Empire, Cuvier ou Arago, qui distribuent les postes, orientent les recherches et bâtissent les carrières.
- 26 C'est cette ambiguïté fondamentale qu'incarne Monge, plus que tout autre, peut-être, à son époque dans la République des sciences, par un destin exceptionnel, qui a fait d'un très bon géomètre qui n'était longtemps qu'un petit professeur un acteur majeur de la Révolution et un grand réorganisateur de la vie savante.

AUTEUR

BRUNO BELHOSTE

Université Paris X

Les lecteurs des bulletins de la SABIX, comme les érudits ou amateurs intéressés par la création et l'histoire de l'Ecole polytechnique, savent la qualité des contributions effectuées à ce propos par Bruno Belhoste. Il était donc normal que Bruno joue un rôle majeur dans l'organisation du colloque Monge, ce qui a déjà été rappelé dans l'avant-propos, et la clôture par un exposé majeur. Bruno Belhoste a effectué des travaux sur des grandes figures scientifiques, comme Cauchy, mais aussi sur l'histoire de l'enseignement : à ce titre il a codirigé avec Amy Dahan Dalmenico et André Picon un colloque et un ouvrage collectif réalisé à l'occasion du bicentenaire de l'Ecole polytechnique, *la formation polytechnicienne (1794-1994)*. Intéressé par le rôle des élèves de l'Ecole, il a également, à cette même occasion du bicentenaire, codirigé un colloque et un ouvrage sur « la France des X : deux siècles d'histoire » et écrit pour 2003 « la Formation d'un technocratie. L'Ecole polytechnique et ses élèves de la Révolution au Second Empire »

Proche de la SABIX, dont il a été administrateur de 1998 à 2006, Bruno a en particulier contribué aux bulletins 11 (« nouveaux documents sur la formation de l'école »), 19 (« les travaux géométriques de Poncelet » X1807), 26 (« une réflexion historique à propos de l'Ecole »). Nos lecteurs ont chaque fois pu y reconnaître, comme dans le document qui suit, la richesse de la connaissance et la libre acuité de la réflexion.

C.M.